

Un spectateur

Daniel Le Beuan

Un spectateur¹

Daniel Le Beuan

*Merci et reconnaissance infinie
à Jérôme Bel et à Maxime Kurvers
d'avoir réalisé cette idée.*

1. J'ai rencontré Jérôme Bel et Maxime Kurvers le 18 juillet 2011 à 15h à l'École d'Art d'Avignon. L'élaboration de ce texte avec mes mots, mes souvenirs et mes réflexions a été accompagnée par eux pour le projet *Cour d'honneur* de Jérôme Bel présenté à la Cour d'honneur du Palais des papes du 17 au 20 juillet pour l'édition 2013 du Festival d'Avignon.

*« Le spectateur est bien tranquille, car il sait que
la comédie n'arrêtera pas sur lui son regard !
Mais comme ce serait beau, si, tout à coup, on
l'appelait sur les planches, si on le faisait parler,
si le soleil de la scène brûlait son pâle
visage d'embusqué ! »*

Federico Garcia Lorca ²

2. Federico Garcia Lorca, 1979, *Théâtre*, tome IV
(traduit de l'espagnol par André Belamich), Paris, Gallimard, p 117.

Je m'appelle Daniel Le Beuan³.
Je suis conseiller principal d'éducation et j'habite près de
Rennes.
J'ai 46 ans.

Je viens au festival d'Avignon depuis presque quinze ans.
J'ai vu tous les spectacles du festival In depuis plus de dix ans,
et donc tous les spectacles de la Cour d'honneur depuis 2002,
ce qui en fait quarante-six.

Mais je vais aussi au théâtre toute l'année. Je vois cent à cent-
quarante spectacles par an. J'ai vu plus de mille spectacles.
Ce n'est ni une performance, ni une quête de record, mais une
chance.

Je suis devenu Avignonnais de cœur.

Il y a trois ans, j'ai acheté une petite maison à Avignon.
Là-bas, derrière, à côté de la rue de la Carreterie. Je ne suis
pas riche mais c'est ici que j'ai choisi d'installer la maison de
mes derniers jours. Le plus tard possible. J'espère qu'il me
reste cinquante festivals d'Avignon !

Un été, je suis en vacances dans l'Ardèche. Un jour de mauvais
temps, je ne pouvais pas faire ce que j'avais prévu. Je prends
donc la route sans destination précise et je débarque en plein
milieu du festival. Ce jour-là, je ne vois que la rue : les trucs
dans la rue, les gens dans la rue, les comédiens dans la rue,
... la fête.

3. Je viens de Bretagne. Mon nom de famille est rare parce qu'issu sans doute
d'une déformation de l'état civil. « Le Beuan » pourrait provenir de « Buan » qui signifie
rapide, vif, ou de « Bevan » qui signifie vivre, vivant.

Je me dis : « Ce n'est pas possible, il faut que je trouve une petite location ici. » Et dix jours plus tard, j'y reviens. Que pour faire du festival off. D'abord cinq jours, puis onze jours l'année suivante et c'est allé en augmentant : le mois complet rapidement. D'abord que pour faire du off. Sans doute que je n'étais pas prêt pour le festival In.

Au début, je me suis dit : « Je vais voir un spectacle dans la variété des genres, des créateurs, des époques, des pays, des styles. » Dans chaque catégorie, chaque genre : théâtre classique, contemporain, boulevard, musical ou chanté, commedia dell'arte, danse, cirque, mime, etc. J'ai fait mon école. J'ai fait ça les premières années.

Trois-quatre années après, j'ai commencé à aller voir les spectacles du festival In, parce que j'étais en recherche d'avant-garde, en recherche de création, d'art.

J'avais suffisamment appris pour savoir ce que je recherchais.

Le premier spectacle que j'ai vu dans la cour, c'est *Je suis sang* de Jan Fabre en 2001. Je découvre la Cour d'honneur. Je n'y suis jamais entré auparavant. Je tremble en rentrant en ce lieu vaste, majestueux et grave mais surtout chargé d'Histoire, de mémoire, symbolique et emblématique du désir d'un théâtre pour tous. Je découvre une autre forme de rencontre entre l'acteur et le spectateur, entre les artistes et les spectateurs, qui ne passe pas seulement par le texte. Le texte de *Je suis sang*, je le trouve abscons et débile.

Car j'aime aussi les auteurs, les textes et les mots écrits, dits, portés et incarnés. Mais je crois que je dépasse la question du théâtre pour la question du spectacle vivant.

On m'attend comme spectateur vivant. On me demande d'être vivant, et moi c'est ce que je cherche : je veux vivre. Je veux vivre les spectacles et vivre les questions travaillées : politiques, esthétiques... les questions travaillées par les artistes avec les spectateurs. Et je veux aussi vivre ma vie au-delà des théâtres. Je veux porter dans ma vie personnelle ce que j'ai appris au théâtre.

En 2004, je vois *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen mis en scène par Patrick Pineau.

Peer Gynt met en scène un personnage qui veut être lui-même, ce qui est mon projet. Et ce n'est pas donné. C'est un effort. *Peer Gynt*, c'est sa devise « être soi-même ».

C'est une grande fresque, l'épopée d'un homme de 18 ans à 78 ans. Et toute sa vie, il cherche son amour, Solveig. Il la rencontre à ses 18 ans, mais il n'est pas prêt et la perd de vue. Il va la retrouver à la fin de sa vie, et se retrouver comme étant celui qui aime Solveig. Mais à 18 ans, il l'aimait déjà.

Éric Elmosnino, qui interprète *Peer Gynt*, avec sa gouaille et son côté frondeur, porte la condition humaine, la condition de l'homme mortel. Avec ses qualités et ses faiblesses, il l'incarne. À un moment donné, il s'avance au devant de nous. Il se déshabille ou on le déshabille. Il s'avance nu, et on voit bien qu'il ne sait même pas qui le déshabille. Et il va s'avancer au-devant de nous tel qu'en lui-même, mis à nu.

Au théâtre, on apprend ce qu'on est déjà. On apprend ce qu'on ne sait pas qu'on est. Et on le devient. Et dans toutes mes expériences de théâtre, je vais peut-être apprendre ce que j'étais déjà.

Des amis spectateurs bienveillants m'ont transmis les bribes de la mémoire de la Cour d'honneur qui est aussi la leur. À Avignon, les spectateurs parlent entre eux dans les files d'attente et ailleurs. Ils se livrent, ils se révèlent, ils s'engagent.

Ils m'ont parlé du trou de mémoire du grand comédien qu'est Michel Bouquet dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett mis en scène par Otomar Krejca en 1979. Tous les comédiens quitteront la scène avant de revenir assez longtemps après pour reprendre le spectacle pour des spectateurs qui avaient bien conscience de vivre un spectacle merveilleux de profondeur, mais aussi un événement unique comme seul le spectacle vivant peut en offrir, avec des êtres humains « vulnérables » et donc « irremplaçables » écrivait Roland Barthes⁴.

Ils m'ont raconté le dernier salut à Avignon de Jean Vilar, comédien, dans la Cour d'honneur après la dernière représentation de *Thomas More ou l'homme seul* de Robert Bolt en 1963. Après un salut collectif, tous les autres comédiens se retirent à son insu pour le laisser seul devant, surpris, gêné, recevoir l'ovation de la salle.

Ma mémoire vient compléter la leur.

Je n'ai pas vu *Platonov* d'Anton Tchekhov mis en scène par Éric Lacascade. J'avais mon billet pour la dernière le 12 juillet 2002. Il y a eu un violent orage diluvien et le Festival a dû annuler la dernière. Nous avons applaudi les comédiens en costumes et en pleurs en haut des marches d'accès à la Cour

4. Roland Barthes, 1953, « Pouvoir de la tragédie antique ». In R. Barthes, 2002, *Écrits sur le théâtre*, (préface de J.L. Rivière), Paris, Seuil, collection « Essais », p37.

d'honneur sur le parvis de la place du Palais des papes. La représentation n'a pas pu être reportée.

Singulière et puissante fragilité du spectacle vivant en plein air, qui m'a fait vivre l'aventure humaine de la longue attente pour un entracte improvisé et allongé par la pluie sur *Le roi Lear* de William Shakespeare mis en scène par Jean-François Sivadier en 2007, mais qui, ce soir-là du 12 juillet 2002, ne rendra pas possible la représentation de *Platonov*.

J'ai maudit le sort. On était 2300 à l'époque dans la Cour d'honneur. On était tous là, privés au dernier moment de ce spectacle qu'on avait attendu, parfois depuis longtemps. Je m'étais démené pour avoir ma place et mon billet. J'avais lu la pièce. J'avais lu une biographie de Tchekhov avant de venir. Je ne le fais pas tout le temps mais, cette fois-là, je l'avais fait. L'année suivante en 2003, le spectacle *Platonov* mis en scène par Éric Lacascade était de nouveau programmé. Mais cette fois-ci, c'est la réforme en force du régime des intermittents qui va conduire à la grève, puis à l'annulation du festival In tout entier.

Ma petite histoire personnelle, ma petite rêverie, ça a été de me dire que Tchekhov lui-même n'a pas vu *Platonov* en spectacle puisqu'il ne l'a pas monté de son vivant. Je suis donc comme Anton Tchekhov, je ne l'ai pas vu !

Je me souviens d'*Asobu* de Josef Nadj le 9 juillet 2006.

Le monde extérieur frappe parfois à la porte des spectacles de façon étonnante. Ce soir-là, j'ai longtemps cru que l'équipe de France de football avait gagné la finale de la coupe du Monde de football face à l'équipe d'Italie.

Au début du spectacle, à la sortie de *Black Battles with Dogs* de Bernard-Marie Koltès mis en scène par Arthur Nauzyciel à

Aubanel, l'équipe de France menait 1 à 0 et lorsqu'au milieu du spectacle, les klaxons ont retenti hors les murs de la Cour d'honneur, je me suis dit que l'équipe de France l'avait emporté. J'avais alors oublié qu'il y avait à Avignon beaucoup d'Italiens d'origine ou de nationalité, dont les aïeux ont parfois quitté l'Italie fasciste pour se réfugier à partir de 1924 en France et notamment à Avignon. C'est de là que vient, je crois, le nom du quartier et du parking des Italiens. Maçons souvent, ce sont peut-être d'ailleurs eux qui ont construit ma petite maison. Une autre « tragédie » à Berlin avait connu son coup de théâtre avec le coup de tête de Zinedine Zidane sur la poitrine de Marco Materazzi et l'équipe d'Italie allait gagner la finale.

La « Nuit Mouawad » ou plutôt *Le Sang des promesses* avec l'enchaînement de *Littoral*, *Incendies* et *Forêts* de Wajdi Mouawad en un spectacle de 12 heures, de 20h le soir à 8h le matin, est sans doute ma plus forte émotion, mon plus beau souvenir de la Cour d'honneur. Je suis au premier rang, en plein centre, à la place A64 pour la dernière à la Cour d'honneur le 12 juillet 2009. C'est à cette place que je me lèverai le 13 juillet, à la lumière du jour revenue, pour applaudir longuement et remercier dans un élan irraisonné l'auteur, le metteur en scène, les comédiens, les techniciens et les artisans de cette nuit magique, après ce voyage, après cette aventure humaine hors du commun au cours de laquelle je ne crois pas avoir décroché une seule seconde du spectacle. À 8h du matin, il me semble que nous sommes tous là après cette nuit d'amour. Je crois retenir notamment de ce spectacle que nous sommes tous des voyageurs et que nos racines sont dans notre humanité à épanouir, à développer contre les guerres, et dans les tragédies antiques.

Pour *Cesena* d'Anne Teresa de Keersmaecker en 2011, je me suis levé à trois heures et demi du matin pour être à la porte de la Cour d'honneur à 4h. Les spectateurs, « visiteurs du soir »⁵ comme le dit François Regnault, deviennent visiteurs de la nuit. Il n'y a que le Festival d'Avignon pour nous convier à de tels événements et remplir complètement la Cour d'honneur et ses 2000 places pour un spectacle donné à cette heure-là. À l'éclairage naturel du lever du jour pas encore auguré, donc dans le noir de la nuit, aux sons d'une musique médiévale du XIV^e siècle auxquels nous sommes sans doute nombreux à ne pas être accoutumés, les spectateurs, tellement heureux d'être là, ne font qu'apercevoir pendant longtemps la lueur de la peau très blanche de ce jeune danseur, celui qu'un souffle du vent avait fait danser l'année d'avant avec les autres danseurs comme des notes de musique sur une portée et qu'on avait aperçu disparaître dans le crépuscule de la nuit, nu après un accouplement, dans *En attendant* sur la terre du Cloître des Célestins en 2010.

« *Je n'ai jamais pu penser la scène et le monde
l'un sans l'autre.* »

Bernard Dort⁶

Il y a spectacle vivant parce qu'il y a des êtres vivants qui se donnent à voir et à entendre à d'autres êtres vivants ou plutôt, et c'est plus juste, parce que des êtres vivants se rassemblent pour venir regarder et écouter d'autres êtres vivants.

5. François Regnault, 1986, « *Le visiteur du soir* ». In F. Regnault (Ed) *Le Spectateur (recueil d'articles 1967-1986)*, BEBA/Nanterre, Amandiers/Théâtre National de Chaillot, p 155-170.

6. Bernard Dort, 1988, *La Représentation émancipée. Avant-propos*. Arles, Actes Sud, collection « Le temps du théâtre », p 11.

Lorsque le spectacle *enfant* de Boris Charmatz s'ouvre à la nuit tombée sur la Cour d'honneur en 2011, des corps adultes jonchent le sol. Sont-ils endormis? Sont-ils morts? Bien sûr qu'ils sont morts. Des corps endormis se réveillent et ceux-là sont inertes et ont besoin d'être réanimés. Il n'y a donc, semble-t-il, pas de vie sur la scène. Si. La grue se met en branle. Elle se lève, se tourne à gauche et à droite, nous regarde presque. C'est le seul être vivant de la scène au départ.

Le monde s'est-il exterminé? Le monde s'est-il déshumanisé pour que seule une machine puisse apparaître comme vivante? Avons-nous laissé les humains s'exterminer? Est-ce alors à nos enfants que nous demandons de nous sauver?

Woyzeck de George Büchner est tenté dans la Cour par Thomas Ostermeier en 2004. La pièce, chef d'œuvre inachevé d'un jeune homme de 22 ans aux prémices du XIX^e siècle, est transposée sans détournement aujourd'hui, derrière un mur pare-son d'autoroute, en banlieue, avec les égouts qui s'écoulent là où des gens vivent. Comment peut-on mieux faire ressentir l'oppression de cet homme, son aliénation?

Comme cette pièce est moderne. Le monde n'a-t-il donc pas changé? Qu'est-ce que serait un monde qui a changé?

En 2008, avec *Inferno* d'après Dante, Romeo Castellucci nous donne à voir, à entendre, à sentir, à imaginer, à reconnaître l'enfer. Sur la scène, nous le sentons dans l'attaque des chiens sur Romeo Castellucci lui-même. Nous le voyons dans le piano en feu sur la scène ou dans les scènes d'égorgeement. Nous le percevons dans les flammes aux fenêtres de la Cour. Nous l'entendons dans le son augmenté dans le Palais des papes dont les murs semblent trembler. Devons-nous reconnaître dans cet enfer notre monde d'aujourd'hui?

Pourquoi l'artiste a-t-il choisi de monter un tel spectacle aujourd'hui? Il sait forcément que son art, c'est d'entrer en résonance avec son époque, d'éclairer de sa position d'artiste le regard que l'on peut porter sur elle, d'interpeller, d'inviter les spectateurs au mouvement.

Pourquoi Romeo Castellucci nous présente l'enfer? « Parce que je ne puis croire en l'éternité de l'enfer », disait Louise Michel à Victor Hugo⁷.

Dans un monde comme le nôtre, aujourd'hui, la démocratie, l'égalité, la justice sociale, la liberté, la fraternité sont comme une création artistique, fausse parce qu'illusoire et parfois mensongère et hypocrite, irréaliste parce que limitée à la scène et au moment de la représentation, mais toujours et vraiment rêvée.

Avec ces spectacles et face au monde, nous ne sommes pas condamnés à rester spectateurs mais à le devenir par l'avènement d'une « conscience naissante »⁸ écrit Roland Barthes, par le développement d'une conscience de soi, d'une éducation de soi.

Le spectacle vivant, c'est un rapport à l'autre.

Il nous ouvre sur l'humain. Il donne à voir des vivants. Cet autre, c'est un contemporain de moi. L'autre, on fait partie du même monde, on habite le théâtre, on habite le monde ensemble. C'est mon camarade pour construire le monde. Et il peut être terriblement différent, terriblement étranger de moi, ça n'empêche que cette relation, elle doit être préservée.

7. Yves Murie, 2002, *L'enfant de la Vierge rouge. Victor Hugo et Louise Michel : un amour interdit*. Paris, l'Harmattan, p 265.

8. Roland Barthes, 1960, « Sur La Mère de Brecht » In R. Barthes, 2002, *Écrits sur le théâtre*, (préface de J.L. Rivière), Paris, Seuil, collection « Essais », p 294.

Je travaille dans l'éducation. Les élèves sont différents de moi. Il faut accepter qu'ils soient tous différents, accepter leurs contradictions, accepter qu'ils nous contredisent.

Dans ma vie intime, j'étais sans doute parfois un « cérébral ». Il a fallu que j'apprenne à ressentir et à développer encore une certaine sensibilité aux autres et à moi et à dompter cette sensibilité.

Le spectacle vivant nous relie au monde. Ce qui atteint l'homme et l'humanité les transforme. Ce qui transforme l'homme le révèle. Ce qui transforme l'homme transforme le théâtre.

« *L'école est le plus beau théâtre du monde.* »

Antoine Vitez⁹

J'apprends dans cette sorte d'université d'été qu'est Avignon. Avignon est l'endroit de mes vacances mais j'y suis en études. J'y suis étudiant.

Le Festival, ça demeure l'école du spectateur. Et pour moi, c'est là ce qui reste aujourd'hui de plus fondamental de l'héritage de Jean Vilar.

Cette école est davantage le lieu où l'on apprend que le lieu où l'on enseigne. C'est une école où c'est le maître qui apprend de ses élèves. C'est une école où l'élève devient un peu plus son propre maître.

Derrière ça, ce que j'apprends, ce sont mes règles d'or de spectateur.

La première règle. J'apprends à dépasser la question de j'aime ou je n'aime pas.

Cette question, elle existe, je le sais. Mais la sagesse du spectateur, sa générosité¹⁰, sa raison d'être, elle est dans ce dépassement. Et ça, c'est un vrai effort de chaque Festival. Ce n'est pas donné.

La deuxième règle : accepter de ne pas comprendre.

Les spectacles sont profonds, largement mystérieux et ils ne donnent pas souvent de réponses immédiates. On cherche forcément à comprendre les spectacles mais il faut accepter, un temps, de ne pas en trouver le sens. C'est en accumulant de l'incompréhensible¹¹ comme l'écrit Bertolt Brecht que l'on rend possible le rapprochement et la mise en relation des mots, des images, des sons, des voix, des pensées, des émotions. Si on se force à vouloir impérativement comprendre les spectacles, on peut se rigidifier. Il faut accepter de les appréhender par d'autres moyens, par le corps, par la sensibilité, par des chemins détournés. Il faut se faire confiance dans l'appréhension d'un spectacle.

Sans doute fallait-il accepter un temps de ne pas complètement comprendre la présence puis le monologue de Nova, interprétée par Jeanne Balibar dans *Par les villages* de Peter Handke mis en scène par Stanislas Nordey.

9. Antoine Vitez, 1988, *L'art du théâtre*, n° 8, p 31.

10. « Croyance a au théâtre le sens d'altruisme, de générosité. Avoir foi en autrui, y croire, cela peut me sembler-t-il remplacer Dieu ». Jean Vilar, 1953, *Du spectateur et du public*. In J. Vilar, 1975, « *Théâtre, service public* », Paris, NRF Gallimard, collection « Pratique du Théâtre », p 347.

11. Dans les *Lernstücke*, pièces pour apprendre, Bertolt Brecht préconise même comme stratégie « l'accumulation de l'incompréhensible jusqu'à ce qu'intervienne la compréhension » (cf. Philippe Ivernel, 1994, « *Grande pédagogie : en relisant Brecht* », In J.P. Sarrazac (Ed) *Les Pouvoirs du théâtre. Essais pour Bernard Dort*, (textes réunis et présentés par J.P. Sarrazac), Paris, Éditions théâtrales, p 221).

On pouvait peut-être alors percevoir que Nova n'est pas complètement un personnage de la pièce mais une sorte de fée, une aspiration à la vie, une aspiration à l'art et au théâtre, une aspiration pour survivre. De cette position, c'est finalement davantage et plus directement à nous, spectateurs, qu'aux autres personnages qu'elle s'adresse.

« Vous n'êtes pas des barbares, et aucun de vous n'est coupable ; dans vos crises de désespoir vous avez peut-être constaté que vous n'êtes pas du tout désespérés. Désespérés, vous seriez morts. »¹² [...]

« Transmettez le bruissement. Racontez l'horizon. Exercez-vous à transmettre - pour que la beauté chaque fois n'ait pas été rien. Racontez-vous les images qui donnent la vie. Ce qui était bon, doit être. Ralentissez-vous par les couleurs - et inventez. »¹³

La troisième règle : ne jamais conseiller de spectacle aux autres spectateurs.

Je ne peux conseiller *Peer Gynt*. *Peer Gynt* n'est pas le plus beau spectacle que j'ai vu, si je le regarde sous un angle esthétique, mais, pour moi, il a compté. Ne pas conseiller, c'est savoir qu'un spectacle est une expérience personnelle, parfois intime. C'est aussi respecter l'ouverture des autres spectateurs, les laisser libre de prendre plaisir à choisir et trouver leurs spectacles, à s'en emparer et à s'en étonner.

Car ma règle suivante, c'est de s'ouvrir à tout.

J'ai la chance d'aller tout voir parce que c'est compliqué d'avoir des places et de les payer. Je vais donc tout voir et comme ça c'est clair, je ne choisis pas.

Ma quatrième règle d'or, c'est donc d'aller tout voir, d'aller voir de tout et de s'ouvrir à tout, y compris à ce qui peut, au début

ou à la fin, rebuter. Pour ma part, je ne suis pas les recommandations quand on me dit de revendre ma place, parce qu'un spectacle serait décevant. De plus, et de plus en plus, je vais revoir les spectacles. Pas tellement à Avignon parce que le planning est complet, mais je retourne voir des spectacles dans les tournées. Il est souvent très intéressant d'aller revoir.

Je n'ai pas forcément eu que des moments faciles dans ma vie. Il y a eu des crises. Et dans ces moments-là, on a tendance au repli sur soi, à s'enfermer. Je suis allé au spectacle et les spectacles m'ont ouvert quand j'en avais besoin. On a toujours besoin des spectacles. C'était un effort, mais c'était aussi un médicament, un soin comme on prend soin de soi. Et ça maintient en vie : ça produit du goût de vivre.

« *L'homme-spectateur est celui qui survit au spectacle.* »

Marie-Madeleine Mervant-Roux¹⁴

Je n'ai pas d'enfant. Quand on est mortel et qu'on n'a pas d'enfant, comment on vit au-delà de sa mort ? Par ce qu'on a fait. Par ce qu'on a construit avec et pour les autres, sans doute. Aussi par la mémoire vive que l'on conserve.

12. Peter Handke, 1981, *Par les villages*, poème dramatique (traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt en 1983), Paris, Gallimard, p 83.

13. Peter Handke, 1981, *Par les villages*, poème dramatique (traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt en 1983), Paris, Gallimard, p 87.

14. Marie-Madeleine Mervant-Roux, 2006, *Figurations du spectateur. Une réflexion par l'image sur le théâtre et sur sa théorie*. Paris, l'Harmattan, p 198.

Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants

« ... *Je vous en supplie*
Faites quelque chose
Apprenez un pas
Une danse
Quelque chose qui vous justifie
Qui vous donne le droit
D'être habillés de votre peau de votre poil
Apprenez à marcher et à rire
Parce que ce serait trop bête
À la fin
Que tant soient morts
Et que vous viviez
Sans rien faire de votre vie. »

Charlotte Delbo¹⁵

J'ai constitué il y a quelques années la liste des spectacles que j'ai vus. Cette liste, je l'ai appelée « Mon testament ».

Mon patrimoine de spectateur est un legs que j'ai reçu et je m'efforce avec plaisir de le redonner aux autres, parfois longtemps après les spectacles, par ce que je fais dans ma vie, dans mon métier et dans mes engagements de citoyen.

Pour m'écrire : daniel.lebeuan@yahoo.com

15. Charlotte Delbo (1913-1985) était l'assistante de Louis Juvet. Résistante, déportée politique à Auschwitz-Birkenau dans un convoi de femmes le 24 janvier 1943, elle fait partie avec mon amie Christiane Borras, « Cécile », des trop rares qui ont survécu : 49 sur 230 sont revenues. Jusqu'à sa mort, elle a écrit et milité pour que la mémoire reste vive. Ces quelques lignes correspondent à un extrait d'un poème publié en 1970 dans le deuxième volet « Une connaissance inutile » d'une trilogie intitulée *Auschwitz et après*, Paris, Éditions de Minuit, p 190.

Un spectateur a été écrit pour le spectacle *Cour d'honneur* de Jérôme Bel, créé au Festival d'Avignon dans la Cour d'honneur du Palais des papes, du 17 au 20 juillet 2013.

COUR D'HONNEUR

conception et mise en scène **Jérôme Bel** assisté de **Maxime Kurvers**

avec les spectateurs **Virginie Andreu, Elena Borghese, Vassia Chavaroche, Pascal Hamant, Daniel Le Beuan, Yves Leopold, Bernard Lescure, Adrien Mariani, Anna Mazzia, Jacqueline Micoud, Alix Nelva, Jérôme Piron, Monique Rivoli, Marie Zicari**

et les interprètes **Isabelle Huppert, Samuel Lefeuve, Antoine Le Ménestrel, Agnès Sourdillon, Maciej Stuhr, Oscar Van Rompay**

technique et production Festival d'Avignon
coproduction France Télévisions, Association R.B. (Jérôme Bel)-Paris

© 2013, tous droits réservés

graphisme Julien Gaillardot
impression Imprimerie A. Barthelemy & du Comtat